

José Carlos Becerra

## Quatre poèmes

traduits de l'espagnol (Mexique) par Bruno Grégoire  
et Jean-François Hatchondo

Comme avant lui José Gorostiza, ou encore Carlos Pellicer avec qui il se liera très tôt d'amitié, José Carlos Becerra est né à Villahermosa dans le sud du Mexique, le 21 mai 1936. Et s'il quitte le Tabasco dès la fin des années cinquante pour aller étudier l'architecture à Mexico, ses poèmes – non seulement ceux qui composent *La Venta*\*, mais bien d'autres dans leur rapport même aux villes de notre temps – suivront jusqu'à l'envoûtement les méandres de ces forêts qui furent l'un des hauts lieux du monde olmèque.

En 1964, la mort de sa mère lui insuffle les quelques pages de son tout premier livre publié, *Parole obscure* (1965). Dans le même mouvement il commence à écrire et à donner dans plusieurs revues *Récit des événements*, dont nous avons extrait quatre poèmes. Le livre paraîtra en 1967. Après avoir fréquenté en auditeur libre la Faculté de Philosophie et Lettres durant deux ou trois ans, tout en poursuivant ses études d'architecture, Becerra rêve de consacrer sa vie entière à écrire et à voyager.

Le destin lui en sera offert dans toute son ironie... Grâce à une bourse de la Fondation Guggenheim, en 1969, il peut gagner New York puis l'Europe. Il découvre Londres peuplée de fantômes ; au printemps de l'année suivante il traverse la France au volant d'une voiture rachetée en Allemagne ; l'Espagne où il rencontre Vicente Aleixandre à Madrid ; l'Italie enfin pour quitter dans le vide une route des environs de Brindisi, qui l'aurait conduit jusqu'aux Cyclades.

A Londres il venait, sans le savoir, de mettre la dernière main à trois nouveaux livres de poèmes : *La Venta*, *Fêtes en hiver* et *Comment retarder l'apparition des fourmis*... Peu de temps après sa mort, José Emilio Pacheco et Gabriel Zaid réuniront l'essentiel de ses écrits sous le titre *L'automne parcourt les îles* (Era, 1973 ; rééd. 1981, 1984, 1991), préfacé par Octavio Paz (*Les doigts dans la flamme*), à qui la parution de *Récit des événements* n'avait pas échappé en son temps.

« Mais j'exige maintenant l'autre joue de l'amour »...

B. G.

---

\* Avec San Lorenzo, l'un des deux principaux sites olmèques, situé dans les régions marécageuses du Tabasco ; c'est aussi le nom du musée à ciel ouvert de Villahermosa, conçu par Carlos Pellicer autour des têtes monolithiques laissées par les Olmèques.

## BÉTHANIE

J'ai touché cette chair et n'ai rencontré d'autre résurrection que l'oubli  
ni d'autre véhémence que celle des lèvres collées à la nuit,  
à l'obscurité embrassée des corps,  
aux mots prononcés pour que les bouches résistent à l'acier nocturne.  
Le sang aussi se souvient de ses aventures terrestres  
comme un navire qui tangué à même les quais.  
Le ciel d'aujourd'hui est une autre histoire incertaine,  
la nuit en tombant pose ses ailes sur les noms qui furent écrits.

Où se cache ce qui resplendit quand le feu se retire ?  
Où se cache ce qui tient tête à la puissance de ce qui dort ?

Bruine sur la terre comme un repentir tardif,  
comme une volonté d'absoudre à voix basse.

La magie a déposé les armes au centre de la chambre,  
l'histoire de Lazare est devenue la pâture de charlatans de bonne ou  
mauvaise volonté,  
et la conséquence en est ce legs d'une chair orgueilleuse de son mourir,  
cela qu'ils tiennent pour le premier pas vers l'immortalité.  
Tous les fleuves lèvent leur coupe vers les nuages  
et demandent qu'on la remplisse d'infini pour boire lentement d'une autre  
ombre,  
tous les fleuves espèrent le tapis de la lune, la chambre fermée  
où à l'aube se déshabillent ceux qui enfants se sont noyés.  
Mais ce n'est pas dans le fruit parvenu à maturité  
ni sous l'arbre que le ciel retient ses dieux absents,  
que les yeux peuvent s'ouvrir à nouveau.  
C'est dans l'impiété des statues, dans les sourdes lectures du soufre,  
dans la vérité du salpêtre, dans les pâturages du sang.

Alors les yeux ne s'égareront pas plus que ne s'égare l'amour,  
les femmes dansent autour de leur propre nudité  
et nous invitent à pleurer la mort de leurs astres.

Ces yeux d'amour qui me portent se sont ouverts aussi dans les fleuves,  
dans les sables rincés comme quelqu'un range ses souvenirs puis se met en  
marche.

Des fleuves qui se soulèvent en silence pour ouvrir la porte à l'océan,  
à l'océan qui entre en secouant les portraits et les apparitions,  
les couches et leurs conséquences de sang ou de neige.

Je crois en l'obscur de la matière mais son renom n'a rien d'obscur ;  
Dieu est entré dans sa tombe tranquillement  
car il croit au pouvoir des hommes de le réveiller,  
car les hommes vont à la rencontre les uns des autres  
précédés d'une lumière écarlate et colérique.

J'ai respiré ma part d'indifférence,  
l'oubli qu'un jour nous tenons dans nos mains comme une belle fleur de  
papier.

J'ai nommé avec amour mes fautes  
et j'ai tremblé quand j'ai cru à ce qui me rongeaient.  
J'ai passé des soirées silencieuses, à observer ma frauduleuse résurrection  
en attendant un geste révélateur  
pour m'emparer de la nuit comme d'un brasier.

Le printemps a passé avec ses voix fruitées,  
avec son excès de soleil sur les joues,  
la sueur fut aussi belle que l'écume sur les adolescentes,  
le cœur a laissé sur la plage une autre lettre anonyme.

A son tour la rage attend maintenant son règne,  
le soleil avance sur les tombeaux ouverts,  
mais les morts n'ont pu nous offrir la moindre excuse  
quant à leur absence, voilà pourquoi la mélancolie est plus belle  
qu'une colonne grecque.

Voici ce regard,  
ce regard rendu à ses propres fins dernières,  
déployé comme un pavillon de guerre, comme un assaut pénétrant de l'hiver.  
Voici qu'en élevant la lampe ma main ne tremble pas.  
Il y a des miroirs brisés à demi enfouis dans le sable de la plage,  
ce sont les écailles des jours d'été ;  
et dans le soir plombé la mer cogne de tout son corps  
comme si elle voulait éveiller la terre à une lumière plus profonde...

Et nous avons pleuré, nous nous sommes vus courir à travers nos larmes,  
nous avons exalté nos joues, nous avons palpé à l'aveuglette un autre corps  
qui ne venait pas dans les larmes ; alors le soir  
semblait attendre dans nos yeux.

Mais j'exige maintenant l'autre joue de l'amour,  
la face non encore giflée par son propre silence ;  
car je me suis convaincu de la solitude sans trêve de la mer, croyez-moi,  
et cet éclat de la lune dans les cheveux des morts m'accable.  
Maintenant je vois ce qui tarde à venir, j'entends le son des cornes  
annonçant l'ouverture de la chasse.

## DÉCLARATION D'AUTOMNE

Je suis venu.

L'automne nous révélera le noyau du monde,  
sur ses feuilles la couleur jaune ne sera pas qu'un air triste,  
elle sera aussi la vérité de la terre,  
ce passage de la lune lorsqu'ont cessé de trembler les jeunes filles,  
l'histoire que les enfants ne poliront pas de leurs mains.

Je connais le regard du faux-semblant,  
la ville a été conquise par l'héliotrope nocturne ;  
donnez-moi mes os et les os de mes morts  
et je les ferai fleurir dans la nuit.

Car je vois dans un miel sombre les visages perdus qui tentent de nous  
approcher,  
de souffler la buée de leur cœur sur le carreau de cette fenêtre laissée sans  
le vouloir  
éclairée cette nuit.

Car je vois les aurores en octobre creusées par la griffe de l'éclair  
qui tire des profondeurs les jeunes mortes,  
les enfants qui n'ont pu polir aucune histoire de leurs mains.

Je suis venu.

Ici convergent les légendes à la peau scintillante,  
les regards où naissent des sables mouvants à la mesure de tout souvenir ;  
car maintenant j'observe les extensions du mythe  
et ne vois d'autre réponse ni d'autre distance que les larmes,  
la peau abandonnée en mer, le rire de la hyène derrière les miroirs.

J'arpente cette ville ; je ne marche pas sur les eaux,  
je marche sur les feuilles sèches qui tombent de mes épaules,  
je pense aux morts dans les bras de leurs portraits, je pense aux vivants dans  
les bras de leurs déserts,  
aux prostituées vierges embaumées dans leur sourire.

Je connais cette ville, ces urines de chienne, cette peau de chat aux aguets,  
ces rues que j'ai parcourues pensant en silence à ce qui me dévore.  
J'ai vu le coup de fouet de la cendre sur les corps endormis,  
la peur lustrée par des mains silencieuses,  
la lumière enfilée au plus lointain des yeux,  
l'or avec son enfance dans la première goutte de sang.

Voici l'histoire,  
voici ce délire que la lune a tenu dans ses bras,  
cette herbe arrachée au cœur, cette rumeur de feuilles.

En quel lieu rit la vieillesse des murs ?  
Où communit l'horreur avec la survivance ?

C'est elle la saison armée comme un guerrier,  
c'est elle la saison aussi nue qu'une femme invincible,  
c'est elle la saison dont l'histoire a tant à voir avec la pluie.

Je suis venu.

J'ai vu la servitude des parcs envers la cruauté du couchant,  
j'ai vu, abandonnées à leur lumière, blessées dans leur lumière,  
j'ai vu dans les cuisines la suie des larmes,  
la graisse brûlée d'un ciel défendu,  
j'ai vu les tanières où la lune se lave de son sang  
comme d'un amour proscrit.

Je suis venu en même temps que l'automne porte à la ville un message de  
la mer.

Je suis venu pour le dire.

## APPEL NOCTURNE

Une odeur de créatures qui la nuit ne trouvent pas le sommeil,  
qui tiennent leur seul amour entre leurs griffes, les yeux ouverts à la mesure  
de leur faim,  
à la mesure de leur rêve.  
Une exhalaison d'êtres, et dans leur gueule humide gémit peut-être la Raison,  
la vieille reine sur son lit sauvage.

Un lieu pour la grande dette de Dieu, pour le son de l'âme dans les os,  
un lieu pour l'invention de la Terre,  
un recoin où la rumeur des mots mêmes est peut-être l'ombre  
du vent dans nos bouches.

Choses laissées à l'abandon en ce que nous cherchions à dire,  
l'os de l'Intelligence mille et une fois rongé  
entre déclarations triomphales et blessures de paix.

Une odeur plus déserte que la vapeur fauve des marais, monte de ce lieu et  
de ces mots.  
Créatures dormant dans l'incarnation de la nuit, au seuil confus du rêve,  
lieux à l'abandon, lieux à l'abandon où la poussière et l'herbe se caressent  
mutuellement, raillant dans un murmure  
les grands temples en ruine et les grands festins.

Là-bas, sous les coups de griffe d'un soleil qui dévore les yeux immobiles,  
les gestes immobiles, les amours immobiles ;  
sur les falaises où la mer jette ses urines d'un coup de cravache,  
dans la forêt devenue tigre à force de jouer avec la chair de l'aube,  
dans la ville qui fut mise à l'eau la nuit comme un grand paquebot en fête  
couvert de lumières ;  
là-bas, là-bas où les feuilles sèches sont rassemblées par la main d'un  
automne invisible.

Une odeur de villes voilées par la fatigue de l'imagination, par le silence des  
morts,  
côtes obscures où la pluie résonne de tout son corps abattu sur les plages,  
chantiers où le Pouvoir voulut être la Beauté,  
où le Sophiste arbora les atours de sa propre condamnation.

Une odeur qui franchit la bouche sombre de l'eau stagnante,  
les cuisines luxueuses envahies de déchets et assiettes sales, mégots de  
cigarettes, restes de vin au fond des verres, serviettes maculées ;  
une odeur où vieillit l'éclat des urnes,

une odeur où les égouts condensent la répugnance avec une immense douceur.

Longues rues désertes,  
paysages urbains soutenus par la lueur des dernières étoiles,  
étranges rumeurs d'êtres qui creusent et se nourrissent de phrases ternes,  
de sang terne.

Ce lieu nous attend, cette demeure,  
cette mélancolique infamie avec laquelle un jour nous nous regarderons  
dans les miroirs,  
cette sagacité avec laquelle un jour nous éprouverons nos images.  
Comme nous attend cette longue intelligence entre les insectes et l'été,  
ce regard voilé qu'échangent l'automne et les morts.

Comme nous attend le rire des étoiles dans les bassins noirs.

Alors la sagesse culmine dans le crapaud,  
alors vient la mer embrassant ses monstres magnifiques,  
ses carcasses de bateaux comme de sinistres nouveaux-nés.

Où sont les dormeurs ?  
Où sont les amants, les bâtisseurs de cette ville ?

(Personne ne répond, et ceux qui travaillent de nuit  
établissent d'obscures connexions avec l'antique destruction des dieux.)

## L'HOMME AU MASQUE DE FER

Apaisé dans mon cachot, apprêtant ma Victoire,  
l'ornant de rats, de petites et grandes résurrections en forme de Croix, au  
*sens historique* ;  
savourant la sécheresse de mes lèvres,  
entrant lentement dans ma mort, comme dans une pièce inconnue et vide  
dont l'obscurité refroidit mes joues d'acier ;  
entrant avec délicatesse dans mon ancien sourire, dans la splendeur de ce  
regard que j'avais coutume de porter sur l'amour et ses végétations  
volatiles ;  
arpentant la ville que j'ai fini par inventer à force de la désirer,  
et par fuir à force de l'inventer, comme qui fuit une inondation,  
comme qui se jette d'un bateau sur le point de chavirer ;  
arpentant ces rues, marchant,  
substituant à mon corps un solide sentiment d'abandon,  
ancré sous mon masque comme au fond de la mer,  
voyant la houle de gestes voltiger là-haut sans pouvoir m'atteindre, voyant  
l'écume qui ne borde pas mon âme ;  
redoublant par ces images d'autres images,  
celles qui prirent déjà forme, celles qui viendront un jour, les mêmes, les  
mêmes ;  
renard verbal,  
les lieux communs de la quiétude et le dérèglement,  
le marbre du langage veiné par un tressaillement du Divin ou par un saut  
mortel ;  
ancré sous mon masque, répétant d'autres mots  
dont le reflet rencontre ceux-ci,  
trichant avec le malheur,  
éprouvant ces rues dont je n'ai cessé de parler,  
au fil des labyrinthes qui me suivent comme une armée d'enfants hypnoti-  
sés par le cliquetis de mon armure ;  
marchant, marchant, marchant,  
arpentant la révélation de mon cachot,  
flairant et léchant mes quatre murs, les quatre circonstances de mon âme,  
arpentant l'ombre de certains mots,  
et des chambres, et les lits où dorment les amants,  
sur qui l'aube glisse comme un fantôme dont la blancheur  
abandonne aux corps la lumière du jour naissant.

Obstiné, oui, en ces images,  
en cette sorte de mouvement décomposé,  
je caresse mon acier, je l'éprouve de toute ma stature, le mêle à mon ombre,



le porte jusqu'à ma table et lui ouvre ma faim pour qu'alors il me dévore  
de ces mandibules  
où j'ai vu grincer la beauté.  
Apaisé dans mon cachot, épouillant mon âme, je lui parle avec douceur  
comme à un animal apeuré,  
je parle et parle de tout cela sans fin,  
jusqu'à sentir ma bouche desséchée tandis que ma langue se met à enfler  
jusqu'à m'écraser tout entier,  
et quelqu'un alors continue à parler pour moi,  
voilà que je deviens sa phrase.

La ville que je ne vois pas, la ville qui entre de toutes parts, la ville établie  
en son cachot ;  
qui se peuple de couloirs, de murs mouvants, de portes secrètes,  
d'êtres qui marchent à pas de loup, montant, descendant,  
entrant et sortant, enlacés à leur ombre comme dort un animal dans un  
arbre,  
des êtres sussurants, des êtres salivants, des êtres à pas de loup, et dans leurs  
âmes les anciens démons comme les anciens dieux  
défèquent savamment.

Ah, enfin je les vois,  
chacun laissant sa queue de singe dépasser sous l'habit,  
chacun dans sa cage, dans son cachot, chacun dans sa ville, dans son pas-  
sage secret, dans sa manie de Dieu.  
Ah, oui, ourdissez toute sorte de questions,  
guettez par le trou de la serrure ;  
doucement, doucement, peut-être est-ce le geôlier qui s'approche.  
(Quelque chose comme un trousseau de clefs bat contre son flanc.)

Viendra-t-il nous offrir la faim du Roi ?

Doucement, doucement,  
il se rapproche.